

UNE RENCONTRE D'ANDRÉ GIDE À BISKRA (AVRIL 1945)

par
KOURIBA NAHBANI

Texte présenté par GUY DUGAS

La rencontre suivante d'un intellectuel algérien avec André Gide se situe très probablement — bon nombre de détails l'attestent — durant l'ultime séjour que l'écrivain fit à Biskra, en avril 1945. Outre son caractère de témoignage, le récit qui en est fait dans un journal tunisois des années 50¹ permet d'y voir plus clair dans les relations d'André Gide et d'Athman, et la fin de ce dernier.

Comme nous l'indiquions il y a une dizaine d'années dans l'article des *Cahiers de Tunisie* que nous avons consacré à « André Gide et Athman », il existe en effet deux versions de la mort d'Athman. L'une émane de Dorothy Bussy qui, s'inquiétant du sort de l'ami de Gide et de Louÿs, s'entend répondre, en mars 1921 à Roquebrune : « Quand il est retourné à Alger, il s'est adonné à l'opium, et est mort fou » !

Une deuxième version, plus fiable, est rapportée par Maria Van Rysselberghe dans ses *Cahiers*. Elle nous montre Gide, durant son voyage de 1945, obsédé par l'idée de retrouver Athman, ou du moins d'en apprendre davantage sur ce qu'il est devenu après son retour en Algérie. Sans aucun doute, Kouriba Nahbani a-t-il été pour lui l'informateur espéré, qui lui apprit « qu'Athman était mort il y a environ quinze ans. Il avait sombré dans une sorte de mysticisme, et un beau jour il est parti seul dans le désert, et on ne l'a plus revu² ».

N'est-il pas, d'ailleurs, possible de deviner l'auteur même de ce témoignage derrière ce jeune Arabe qui, présenté à Gide par « un ami des Schweitzer, veut naturellement [lui] soumettre un manuscrit : une invocation à Prométhée, en vers français. Dans ce poème assez prétentieux, l'auteur déclare que trois écrivains sont capables de changer les destinées du monde : Kipling, Tagore et... visiblement le nom du troisième a été gratté et remplacé à la dernière minute par celui de Gide³. »

[KOURIBA Nahbani est né le 2 décembre 1918 à Oued Djellal, près de Bis-

1. *Le Phare de Tunis et d'Alger*, n° 65, 19 févr. 1954

2. V. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III (Gallimard, 1975), p. 345 (3 avril 1945).

3. Ibid. L'épisode est également rapporté dans l'ouvrage de Marcelle Schweitzer, *Gide aux oasis* (Nivelles : Éd. de la Francité, 1971), pp. 66-9.

kra. Après des études au lycée Louis-le-Grand à Paris et une licence de philosophie à l'Université d'Alger, il regagne la France où il est employé à l'Imprimerie nationale. À son retour, professorat à l'Université d'Alger. Auteur de plusieurs recueils poétiques et d'essais philosophiques, et collaborateur de nombreuses revues maghrébines : *Al Istiqlal, Alger Étudiant, Salam Iffrikia...*]

GUY DUGAS.

Par la fin d'un bel après-midi d'avril, comme je rentrais d'une agréable excursion effectuée aux environs de Biskra avec mon ami le géographe Léopold qui m'avait annoncé l'arrivée prochaine d'André Gide parmi nous, nous croisâmes tout à coup l'illustre écrivain qui, drapé de son légendaire manteau gris, se précipitait à grandes enjambées en dehors de la ville, impatient de jouir du spectacle du Sahara.

« Courons le rejoindre ! » me fit l'ami, que je suivis après un moment d'hésitation.

Il nous fallut faire la chasse à l'homme, à travers les allées du jardin public, pour rattraper Monsieur Gide qui, quoique septuagénaire, manifestait une allure plus qu'alerte. Parvenus à sa hauteur, nous le saluâmes, et mon compagnon, qui le connaissait, me présenta à lui. Il cherchait le journal de l'endroit, qu'il se désolait de n'avoir point trouvé, se contentant de nous faire remarquer, avec un haussement d'épaule, qu'un marchand de journaux aurait pu faire fortune en une telle cité touristique.

Comme le jour déclinait, nous retournâmes, essoufflés, par le même chemin. Il me demanda avec insistance, en sortant un petit carnet de sa poche, des nouvelles d'un de ses anciens protégés, dénommé Othman Ben Laloui. Je lui promis d'enquêter à ce sujet, et me hasardai à lui avouer que ce sont des hommes de génie comme lui qui nous font le plus aimer la France.

« Je vous en prie, me fit-il gêné, ne parlez pas ainsi. »

Nous allâmes nous attabler à la terrasse d'un café moderne, où des personnalités l'attendaient. Il nous offrit des cigarettes anglaises et, bien que n'étant pas fumeur, j'en pris une ce jour-là. Il lut de moi un poème dont la facture classique lui plut. À l'entendre me faire de si fines remarques, je me sentis en présence de la plus grande nature frémissante et de l'esprit le plus délié qui fût. Il jeta sur moi, à la dérobée, un regard inquisiteur, comme pour déceler le fond de ma pensée.

Quelqu'un vint l'informer qu'un riche chef indigène allait donner une *diffa* à l'occasion du mariage de son fils aîné, et que sa présence en rehausserait l'éclat parmi les notabilités franco-musulmanes de la maison. Gide

opposa un refus catégorique.

La fête du Mouloud (la naissance de Mahomet) battant son plein, et les yaouleds en guenilles faisant éclater insolemment des pétards à ses pieds, Gide fit observer qu'on n'avait pas fait ce qu'il fallait pour leur éducation et leur misère.

Comme la nuit tombait sur la terrasse du café où papillonnaient officiers et soldats alliés en tenue impeccable, que Gide dominait de son regard olympien, nous primes congé de lui, très émus.

Je revins le lendemain le renseigner sur cet Othman Ben Laloui, qu'au début du siècle il avait amené tout jeune en France, et perdu de vue depuis longtemps. Ce jeune Saharien sans instruction, nullement transformé par la vie de salons, corrompu au contraire par ses relations nord-africaines de la capitale, était devenu un jouisseur et un parfait débauché. Devenu homme, il retourna au pays, se maria et devint guide en utilisant les quelques bribes d'anglais collectées au contact de Gide. Réduit à la misère, il s'échappa avec sa petite famille en plein désert, où il fut dévoré par les chacals.

Gide, en m'écoutant, ne put s'empêcher de pousser un soupir, et il me sembla voir ses yeux rêveurs s'humecter de larmes...

[Le témoignage que nous devons à notre ami Guy Dugas confirme et précise ce que nous pouvions jusqu'ici savoir de la fin d'Athman, ou plus exactement de ce que Gide en avait su. Mais il pose aussi une question, à laquelle il est encore difficile de répondre avec certitude...

Celui que tous les lecteurs du *Journal*, des *Nourritures* et de *Si le grain ne meurt* connaissent sous le nom d'Athman ou d'Athman Ben Salah est appelé par Gide, qui semble même vérifier le nom dans « un petit carnet [tiré] de sa poche », *Othman Ben Laloui*. Or, les dix lettres connues du jeune Arabe sont signées *Athman* (7 lettres conservées à la Bibl. Doucet, datées 4 févr. 1896, 4 mars 1897, août 1909, 1914 et 3 s. d.), *Athman Ali* (1 lettre, Bibl. Doucet, du 6 janv. 1908) ou *Athman Ben Salah* (2 lettres, coll. part., des 12 et 23 févr. 1909). Mais il en existe une onzième, du 9 avril 1909, signée *Aloui Athman*, que nous avons cru devoir attribuer, en la publiant dans notre édition de la *Correspondance* Gide-Ruyters (t. II, p. 61, note p. 275), à un autre Athman. Le patronyme dont fait état M. Kouriba pourrait néanmoins rendre possible l'identification d'Athman *Aloui* (qui est venu lui aussi à Paris chez Gide, puisqu'il connaît les Drouin et leur présente « [s]on regret » — où il faut sans doute comprendre *ses respects*...) avec celui de Biskra, Athman Ben *Laloui*. Il n'y aurait donc pas eu deux Athman dans la vie de Gide. Resterait à savoir comment il a pu se faire que, rentré à Biskra après son bref séjour à Paris en 1900, marié et devenu guide, Athman se trouvait en avril 1909 à Port-Saïd, sur la route de Bagdad : peut-être la connaissance de ses lettres de février et d'août de cette même année 1909, que nous n'avons pu lire, serait-elle éclairante. — Cl. M.]